

# 7. Que le péché ne règne plus dans votre corps !

## *La libération du péché*

Le chapitre 6 de la lettre aux Romains continue à développer le thème du salut, mais d'un point de vue différent. Jusqu'ici saint Paul nous a fait découvrir comment on entre dans le salut (gratuitement, par la foi); il nous a parlé de l'auteur du salut et de l'événement qui a rendu possible ce salut (Jésus-Christ par sa Passion et, derrière lui, le Père, par sa compassion). Maintenant l'Apôtre veut nous parler du contenu du salut, c'est-à-dire de ses éléments constitutifs. Ce contenu a un aspect négatif qui est la libération du péché et de la loi (Rm 6-7) et un aspect positif qui est le don de l'Esprit Saint (Rm 8). C'est ainsi que les prophètes nous avaient décrit le salut et qu'ils avaient d'avance annoncé la nouvelle et éternelle alliance et c'est ainsi que cela s'est réalisé: « *Je répandrai sur vous une eau pure et vous serez purifiés de toutes vos souillures et de toutes vos ordures* », dit Dieu en Ezéchiel, et il ajoute aussitôt: « *Je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau* » (Ez 36, 25-26). Jésus a réalisé la première de ces deux choses par sa Pâque et la seconde par la Pentecôte.

Ces deux aspects sont interdépendants: la libération est en effet la condition pour la venue de l'Esprit Saint; se libérer de la seigneurie du péché est le présupposé pour entrer dans la seigneurie du Christ qui se réalise dans l'Esprit Saint. Dans le livre de la Sagesse nous lisons que « *la sagesse n'entre pas dans une âme malfaisante, elle n'habite pas dans un corps tributaire du péché* » (Sg 1,4) et Jésus disait que personne ne met du vin nouveau dans de vieilles outres (cf. Mt 9, 17). Dieu ne met pas le vin nouveau de son Esprit dans la vieille outre qui est le cœur encore esclave du péché. « *TU DOIS ÊTRE REMPLI DE BIEN: LIBÈRE-TOI DONC DU MAL. SUPPOSE QUE DIEU TE VEUILLE REMPLIR DE MIEL: SI TU ES PLEIN DE VINAIGRE, OÙ METTRAS-TU LE MIEL? IL FAUT JETER LE CONTENU DU VASE, BIEN PLUS, IL FAUT LAVER LE VASE ET LE RELAVER ÉNERGIQUEMENT, LE RACLANT À FOND, AFIN QU'IL SOIT RENDU APTE À RECEVOIR LA*

NOUVELLE RÉALITÉ » (saint Augustin, *In Io. Ep.* 4,6; PL 35, 2009). Le jour de la Pentecôte, saint Pierre, à ce propos, dit à la foule une parole et fit une promesse qui est aussi valable pour nous: « *Repentez-vous ... et vous recevrez alors le don du Saint-Esprit!* » (Ac 2,38.) Nous voici arrivés au cœur même de notre itinéraire spirituel et à son point crucial. C'est là en effet - à travers le repentir et le don de l'Esprit Saint - que doit s'opérer ce renouvellement et cette actualisation du baptême qui constitue le fruit le plus concret de tout le travail entrepris. Ce que nous sommes sur le point d'accomplir est une conséquence directe du kérygme que nous venons d'entendre à nouveau. « *Le Christ est mort pour nos péchés* »: donc, mourons au péché! « *Le Christ est ressuscité pour notre justification* »: donc, marchons en nouveauté de vie, marchons selon l'Esprit!

Le passage de la lettre aux Romains qui nous sert de guide en cet effort de libération du péché c'est le chapitre 6 tout entier, mais surtout les phrases suivantes: « *Nous faut-il rester dans le péché pour que la grâce se multiplie? Certes non! ... Comprendons-le, notre vieil homme a été crucifié avec lui, pour que fût réduit à l'impuissance ce corps de péché, afin que nous cessions d'être asservis au péché ... Et vous de même considérez-vous morts au péché... Que le péché ne règne donc plus dans votre corps mortel de manière à vous plier à ses convoitises. Ne faites plus de vos membres des armes d'injustice au service du péché* » (Rm 6, 1-13).

Il s'agit d'un véritable exode pascal. Faire la Pâque veut dire « *enlever le vieux levain pour être une pâte nouvelle* »; passer « *des ferments de malice aux azymes de vérité* » (cf. 1 Co 5, 7-8); cela veut dire - commentaient les Pères - « *PASSER DU PÉCHÉ À LA VIE, DE LA FAUTE À LA GRÂCE, DE LA TACHE À LA SAINTÉTÉ* » (saint Ambroise, *De sacr.* 1, 4, 12). À travers les paroles de l'Apôtre ainsi que d'autres paroles du Nouveau Testament, qui parlent de la libération du péché, nous pou-

vons reconnaître quels sont les « actes » ou les « démarches » que nous devons faire pour achever notre « belle migration » loin du péché et, avec l'aide de Dieu, les accomplir en nous. Si possible, en commençant aujourd'hui même. Il est écrit en effet : « *Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs* » (He 4,7).

## 1. Reconnaître le péché

Le premier pas, ou la première étape, c'est de reconnaître son péché. L'Apôtre nous a déjà fait franchir, fondamentalement, ce pas au commencement de sa lettre en disant que « *tous ont péché* », que tous nous sommes « *inexcusables* » devant Dieu ; et ensuite, au sujet de la Passion du Christ, en disant qu'il est mort « *pour nos péchés* ». Mais, maintenant, il s'agit d'étendre cette reconnaissance jusqu'aux péchés actuels et à la situation particulière de chacun ; il s'agit en somme de descendre dans le concret. Le monde a perdu le sens du péché. Il en plaisante comme s'il s'agissait de la chose la plus innocente qui soit. Il assaisonne avec l'idée du péché ses produits, ses spectacles pour les rendre plus attractifs. Il parle du péché, même des péchés les plus graves avec des diminutifs : péchés mignons, petits vices, doux péchés ... Il n'en a plus peur. Il a peur de tout, sauf du péché. Il a peur de la pollution atmosphérique, des « maux obscurs » du corps, de la guerre atomique ; mais il n'a pas peur de la guerre contre Dieu qui est l'éternel, le tout-puissant, l'amour, alors que Jésus dit de ne pas craindre ceux qui tuent le corps, mais de craindre seulement celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne (cf. Lc 12, 4-5).

Cette situation « ambiante » exerce une influence terrible même sur les croyants qui pourtant veulent vivre l'Évangile. Elle produit en eux un assoupissement de leurs consciences, une sorte d'anesthésie spirituelle. Il y a une narcose du péché. Le peuple chrétien ne reconnaît plus son véritable ennemi, le maître qui le tient en esclavage, et ce, simplement parce qu'il s'agit d'un esclavage doré. Nombre de ceux qui

parlent du péché ont de celui-ci une idée tout à fait inadéquate. Le péché en vient à être dépersonnalisé et projeté uniquement sur les structures ; on finit par identifier le péché avec la position de ses propres adversaires politiques ou idéologiques. Le péché - dit l'un - est « à droite ! » ; le péché dit un autre - est « à gauche ! ». Mais ce que le Christ dit du règne de Dieu vaut aussi pour le règne du péché (cf. Lc 17, 21) : « *Lorsqu'on vous dira : Le péché est ici ; ou : le péché est là, n'y croyez pas, car le péché est au-dedans de vous !* » Une enquête sur ce que pensent les gens au sujet du péché - sur ce qu'il est - donnerait des résultats qui probablement nous épouvanteraient. Tout l'effort aujourd'hui se concentre dans la tentative de se libérer non pas du péché, mais du **remords** d'avoir péché. Au lieu de lutter contre le péché, on lutte contre l'**idée** du péché. On fait ce que, dans tous les autres domaines, on considère comme la pire des choses, et qui consiste à nier le problème au lieu de le résoudre, à refouler et ensevelir le mal dans l'inconscient au lieu de l'enlever. Comme celui qui croit éliminer la mort en éliminant la pensée de la mort, ou comme celui qui se soucie de faire tomber la fièvre sans soigner la maladie dont elle n'est qu'un providentiel symptôme révélateur. Saint Jean dit que si nous affirmons que nous n'avons pas de péché, nous nous abusons et nous faisons de Dieu un menteur (cf. 1 Jn 1, 8-10) ; Dieu en effet, dit le contraire, il dit que nous avons péché. L'Écriture dit que le Christ « *est mort pour nos péchés* » (cf. 1 Co 15, 3). Ôte le péché et tu rends vaine la rédemption du Christ elle-même, tu détruis le sens de sa mort. Le Christ aurait donc lutté contre de simples moulins à vent ; il aurait versé son sang pour rien.

La reconnaissance du péché dont nous avons parlé jusqu'ici est une reconnaissance que nous pourrions appeler doctrinale, dans ce sens que celui qui la fait accepte la doctrine de la Bible et de l'Église au sujet du péché. Mais cela ne suffit pas ; à nous, il nous est demandé un autre genre de reconnaissance qui ne soit pas seulement théorique et générale, mais aussi existentielle et individuelle. Cette reconnaissance

consiste dans une subite prise de conscience que le péché - cette chose monstrueuse et terrible - est à côté de toi, est au-dedans de toi. C'est une perception qui s'accompagne d'un frisson. Comme celui qui, se levant un matin, découvre qu'il a dormi toute la nuit en compagnie d'un serpent venimeux enroulé dans un coin de sa chambre. « ESSAIE DE SENTIR - dit un auteur médiéval - LE PÉCHÉ DANS SA TOTALITÉ, COMME UN BLOC MASSIF DONT TU SAIS SEULEMENT QU'IL EST TON PROPRE MOI. ET ALORS ÉMETS, AUTANT QUE TU LE PEUX, DANS TON ESPRIT, CET UNIQUE CRI: PÉCHÉ! PÉCHÉ! CE CRI SPIRITUEL QUI S'APPREND MIEUX DE DIEU PAR EXPÉRIENCE QUE DE LA BOUCHE D'UN HOMME. ET IL VAUT MIEUX QU'IL JAILLISSE EXCLUSIVEMENT DE L'ESPRIT, SANS ÊTRE MÊME PENSÉ OU EXPRIMÉ EN PAROLES. PENDANT DE TRÈS RARES MOMENTS, IL PEUT ARRIVER QUE L'ÂME ET LE CORPS SOIENT TELLEMENT OPPRIMÉS PAR LA SOUFFRANCE ET LE POIDS DU PÉCHÉ, QUE L'ESPRIT ÉCRASÉ NE PUISSE SE RETENIR D'ÉCLATER EN PAROLES » (Anonyme, *Le Nuage de l'inconnaissance*, chap. XL).

Le premier pas donc, dans notre exode du péché, c'est de reconnaître le péché, de le reconnaître dans ce qu'il a de terriblement sérieux, en nous réveillant du sommeil où nous ont jetés les « exhalaisons » du monde.

## 2. Se repentir du péché

Le deuxième pas, c'est de se repentir. Les Actes des apôtres racontent qu'en entendant la terrible accusation rappelée ci-dessus: « *Vous avez crucifié Jésus de Nazareth!* », ceux qui étaient là « *se sentirent le cœur transpercé et ils dirent à Pierre et aux autres apôtres: « Frères, que devons-nous faire? » Pierre leur répondit: « Repentez-vous!* » (Ac 2, 37 s.). Un peu plus loin, dans ce même livre des Actes; nous trouvons quelque chose qui nous fait beaucoup réfléchir. Pierre tient devant le Sanhédrin le même genre de discours: « *Le Dieu de nos pères - dit-il - a ressuscité ce Jésus que vous, vous aviez fait mourir en le suspendant au gibet.* » Mais cette fois-ci la réaction est fort différente: « *En entendant cela - est-il écrit - ils frémissent de rage et projetaient de les faire mourir* »

(Ac 5,31.33). Ce qu'en cette occasion ils ne purent faire aux apôtres, ils le firent, peu après, pour le même motif, à Étienne (cf. Ac 7,52-58). Ce rapprochement nous fait voir comment face à la Parole de Dieu qui nous reproche le péché, on peut prendre deux chemins diamétralement opposés: celui du repentir ou celui de l'endurcissement. Des trois mille personnes qui entendirent Pierre le jour de la Pentecôte il est dit qu'ils « furent saisis de componction » (*katenu-gesan*), qu'ils se sentirent touchés jusqu'au fond du cœur. Ceux du Sanhédrin aussi, qui entendirent Pierre et Étienne, furent touchés intimement, ils « *frémirent* » dans leur cœur (*dieprionto*), non de repentir, mais de ressentiment. C'est là que se situe le péché contre l'Esprit Saint, dont Jésus dit qu'il ne sera jamais remis (cf. Mt 12, 31). Ce péché consiste en effet, précisément, dans le refus d'accepter la rémission du péché, qui passe elle-même par le repentir. « *SI JÉSUS DIT QUE LE PÉCHÉ CONTRE L'ESPRIT SAINT NE PEUT ÊTRE REMIS NI EN CE MONDE NI DANS L'AUTRE, C'EST PARCE QUE CETTE NON-RÉMISSION EST LIÉE, COMME À SA CAUSE, À LA NON-PÉNITENCE, C'EST-À-DIRE AU REFUS RADICAL DE SE CONVERTIR* » (Jean-Paul II, Enc. *Dominum et vivificantem*, 46). Nous sommes là devant le mystère de la liberté humaine qui peut se décider pour Dieu ou pour elle-même. Ce fait - disais-je - doit nous inspirer crainte et tremblement; l'alternative en effet est ouverte aussi devant nous; nous pouvons nous aussi entrer dans l'un ou l'autre chemin: celui de la foule ou celui du Sanhédrin.

Mais que signifie se repentir? Le terme originel, *metanoein*, indique un changement de pensée, de mentalité. Mais il ne s'agit pas de changer notre manière de penser pour une autre qui serait encore notre manière à nous de penser, bien que différente de celle d'avant. Il ne s'agit pas de substituer à notre mentalité une autre mentalité qui serait tout aussi nôtre; ou à notre jugement un autre jugement tout aussi nôtre. Il s'agit de substituer à notre manière de penser la manière de penser de Dieu; à notre mentalité la mentalité de Dieu; à notre jugement le jugement de Dieu. Oui, se repentir c'est **entrer dans**

**le jugement de Dieu.** Dieu a un jugement à lui sur nous, sur notre état spirituel, sur notre conduite. Ce jugement est l'unique qui soit totalement et absolument vrai ; Dieu seul connaît jusqu'au fond notre cœur, nos responsabilités comme aussi nos circonstances atténuantes. Dieu sait tout de nous. Se repentir c'est faire nôtre ce jugement de Dieu sur nous en disant : Mon Dieu, je me sou mets à ton jugement. « Pour que tu montres ta justice quand tu parles et que paraisse ta victoire quand tu juges ! » (Ps 51, 6). Tout cela comporte une « componction » c'est-à-dire une sorte de transfixion du cœur car pour donner raison à Dieu il faut te donner tort à toi-même, il faut mourir à toi-même. D'autant plus que dès que tu entres dans le jugement de Dieu, tu vois ce qu'est le péché et tu es saisi d'horreur. Le jugement de Dieu - dit un psaume - « est comme le grand abîme » (Ps 36,7).

Une composante essentielle du repentir, lorsqu'il est sincère, c'est la **douleur**. L'homme ne reconnaît pas seulement qu'il a mal agi, mais il s'attriste aussi parce qu'il a mal agi, et il s'attriste non seulement à cause du châ timent qu'il a mérité et de la peine qu'il aura à subir, mais davantage encore de la peine qu'il a faite à Dieu, pour avoir trahi son amour si grand. Il s'attriste de tout ce que le péché a fait subir à Jésus sur la croix. La douleur véritable ne peut naître qu'en présence de l'amour : « Il m'a aimé et s'est livré pour moi » (Ga 2,20). Les larmes sont souvent le signe visible de cette douleur qui attendrit le cœur et le lave. Il est bon de demander à expérimenter une fois ce bain de feu purificateur. Un jour, tandis qu'il méditait sur l'agonie de Jésus à Gethsémani, un homme entendit résonner cette voix au-dedans de lui : « VEUX-TU QU'IL ME COÛTE TOUJOURS DU SANG DE MON HUMANITÉ SANS QUE TU DONNES DES LARMES ? ... JE TE SUIS PLUS AMI QUE TEL ET TEL, CAR J'AI FAIT POUR TOI PLUS QU'EUX ET ILS NE SOUFFRIRAIENT PAS CE QUE J'AI SOUFFERT DE TOI ET NE MOURRAIENT PAS POUR TOI DANS LE TEMPS DE TES INFIDÉLITÉS ET CRUAUTÉS COMME J'AI FAIT ET COMME JE SUIS PRÊT À FAIRE » (B. Pascal, *Pensées*, n° 553 Br.).

Dans le repentir c'est déjà l'Esprit Saint qui est à l'œuvre, même s'il œuvre avec notre liberté et sur notre liberté. Jésus dit qu'« il convaincra le monde en fait de péché » (cf. Jn 16, 7). L'Esprit Saint, le doigt de feu de Dieu, touche notre cœur, c'est-à-dire notre conscience, à l'endroit que lui seul connaît, et le fait s'ouvrir à la lumière de la vérité. Alors le pécheur éclate en cris qui expriment cette nouvelle « conscience » de lui-même : « Mon péché, moi, je le connais, ma faute est devant moi sans relâche ; contre toi, toi seul, j'ai péché, ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait, pour que tu montres ta justice quand tu parles » (Ps 51, 5 s.). Dieu est reconnu « juste » ; l'homme commence à voir la souffrance, sous toutes ses formes, avec d'autres yeux, non plus comme causée par Dieu, mais comme causée par son péché. Dieu est disculpé du mal, il est proclamé innocent ; son amour et sa bonté sont mis en sécurité. La vérité qui était « captive de l'injustice » est délivrée. Le prodige du repentir c'est que, dès l'instant où l'homme se range contre lui-même, Dieu se range en sa faveur, il commence aussitôt à le défendre des accusations, même des accusations de son propre cœur (cf. 1 Jn 3, 20 s.). À peine le fils de la parabole a-t-il dit : « Père, j'ai péché ! », que le père dit : « Vite, apportez la plus belle robe ... » (cf. Lc 15, 21 s.).

Se repentir n'est vraiment pas « un sentiment d'esclave » comme quelqu'un l'a prétendu (cf. Nietzsche, *Le Gai Savoir*, n° 135). La psychologie moderne a donné l'impression, parfois, de condamner sans discrimination tout sentiment de culpabilité, comme étant un phénomène dû à la névrose. Mais elle n'a pu que prouver en fait que ce sentiment peut dégénérer et devenir un « complexe » de culpabilité. Mais cela, qui donc l'ignorait ? Dans ces cas, toutefois, le sentiment de culpabilité n'est pas la cause d'un état morbide, mais bien au contraire, il le révèle, quand il n'est pas tout simplement le fruit d'une éducation religieuse erronée. En réalité la conscience de la faute et le repentir, lorsqu'ils sont vraiment authentiques et libres, se révèlent toujours plus clairement, même à l'analyse psychologique, comme des sentiments tout à fait humains et constructifs. Loin de faire régresser

la personne vers des états « morbides » de passivité et d'automutilation, le repentir devient source de constante reprise et de renouvellement de vie. Rien ne fait mieux renaître à l'espérance et à la confiance que le fait de dire, dans certaines occasions: J'ai péché, je me suis trompé! et ce, devant les hommes comme devant Dieu (cf. P. Ricœur, *Finitude et culpabilité*, Paris, 1960). S'il est « humain de se tromper », il est encore plus humain de reconnaître qu'on s'est trompé, c'est-à-dire de se repentir. Ce n'est pas à Dieu que le repentir est utile, mais à nous. Dieu n'exige pas le repentir de l'homme pour le plaisir de triompher et d'humilier la créature, mais parce qu'il sait que c'est là le salut, que c'est l'unique manière digne de l'homme de rentrer dans la vie et dans la vérité après avoir péché. Un psaume décrit la transformation merveilleuse que le repentir opère: « *Heureux qui est absous de son péché, acquitté de sa faute! Je me taisais, et mes os se consumaient... la nuit, le jour, ta main pesait sur moi... Ma faute, je te l'ai fait connaître, je n'ai point caché mon tort; j'ai dit: J'irai au Seigneur confesser mon péché, et toi, tu as absous mon tort, pardonné ma faute* » (Ps 32, 1 s.)

Tant que l'homme garde son péché au-dedans de lui et se refuse à le reconnaître, celui-ci le consume et le rend triste; mais lorsque l'homme décide de le confesser à Dieu, il expérimente à nouveau la paix et le bonheur.

Le deuxième pas à faire est donc se repentir du péché. Pour « accomplir » ce pas, il n'est pas exigé que tout de suite, à l'instant même, nous ressentions cette blessure au cœur et que les larmes jaillissent de nos yeux. Cela dépend de la grâce et peut survenir soit tout de suite, soit lentement au cours des années, sans même que nous nous en apercevions. Ce qu'on demande c'est de commencer tout de suite à désirer et à vouloir se repentir, en disant à Dieu: « Fais-moi connaître la vraie contrition; ne me refuse pas cette grâce avant que je ne meure »! Vouloir se repentir, c'est déjà se repentir.

### 3. « Rompre définitivement avec le péché »

Le troisième pas de notre exode consiste à « rompre définitivement avec le péché ». Notre guide en cette démarche est encore la Parole de Dieu. Saint Paul dit: « *Considérez que vous êtes morts au péché* », et: « *Que le péché ne règne donc plus dans votre corps mortel!* » Faisant écho à cette parole voici celle de Pierre qui dit: « *Celui qui a souffert dans la chair a rompu avec le péché, pour passer le temps qui reste à vivre dans la chair, non plus selon les passions humaines, mais selon le vouloir divin. Il suffit d'avoir accompli dans le passé la volonté des pères en se prêtant aux passions! ...* » (1 P 4, 1-3). Ce pas consiste donc à dire: « Assez! » à l'égard du péché, ou, comme le dit Paul, dans le fait de « *se considérer comme morts au péché* ». C'est là la phase de la décision ou du ferme propos. De quoi s'agit-il? C'est très simple. Il s'agit de prendre la décision sincère et irrévocable, pour autant que cela dépend de nous, de ne plus commettre le péché. Exprimée de cette manière, la chose peut paraître velléitaire et peu réaliste, mais elle ne l'est pas. Aucun d'entre nous ne deviendra impeccable d'un jour à l'autre, mais ce n'est pas cela que Dieu veut de nous. Chacun de nous, s'il s'examine bien, s'apercevra que, à côté de tant de péchés qu'il commet, il y en a un, différent des autres, différent parce que plus volontaire. Il s'agit de ce péché auquel nous sommes secrètement un peu attachés, que nous confessons, mais sans volonté réelle de dire: « Assez! » Ce péché dont nous avons l'impression que nous ne **pourrons** jamais nous libérer, parce que, en réalité nous ne voulons pas nous en libérer, ou nous ne voulons pas nous en libérer **tout de suite**. Saint Augustin, dans les Confessions, nous décrit sa lutte pour se libérer du péché de la sensualité. Il y eut un moment où il pria Dieu en disant: « **ACCORDE-MOI LA CHASTÉTÉ ET LA CONTINENCE ... , MAIS - AJOUTAIT SECRÈTEMENT UNE VOIX - PAS TOUT DE SUITE!** », **JUSQU'AU MOMENT OÙ IL SE CRIA À LUI-MÊME: « POURQUOI DEMAIN, DEMAIN? POURQUOI PAS MAINTENANT? POURQUOI CETTE HEURE MÊME NE MARQUERAIT-ELLE PAS LA FIN DE MA VIE HONTEUSE? »** (Conf. VIII, 7.12). Il lui a

suffi de dire cet « assez ! » pour se sentir libre. Le péché nous tient en esclavage jusqu'à ce que nous lui disions un véritable « assez ! » Alors il perd presque tout son pouvoir sur nous. Jésus nous dit, comme au paralytique de la piscine de Bethesda : « *Veux-tu guérir ?* » (Jn 5, 6). Le veux-tu vraiment ? Car si tu le veux vraiment, tu le seras.

Il arrive dans notre vie, ce qui arrive dans la nature. On voit parfois de vieux oliviers au tronc tout craquelé et desséché, mais qui, malgré cela, ont encore au sommet des branches vertes chargées, en leur saison, de belles olives. En regardant de près, on découvre l'explication du phénomène ; c'est que, quelque part, au milieu de tout cet amas de bois nouveaux et sec, passe encore une « veine » de bois vivant qui s'enfonce dans la terre et permet à l'arbre de continuer à vivre. C'est ce qui se passe pour la mauvaise plante du péché qu'il y a dans notre vie. Elle devrait être tout à fait morte et improductive, du moment que nous ne voulons pas le péché et que nous l'avons confessé et refusé tant de fois, et pourtant elle continue à produire ses fruits. Pourquoi ? La raison en est qu'il demeure en nous quelque « branche verte » qui enfonce ses racines dans le terrain vivant de notre liberté ...

Pour découvrir quelle est, pour nous, cette « branche verte », il faut essayer de voir quelle est la chose que nous craignons de nous voir enlever, que sans l'avouer, nous défendons, que nous maintenons à un niveau inconscient et que nous ne laissons pas venir au jour afin de n'être pas obligés, ensuite, d'y renoncer sous l'aiguillon de la conscience. Plus souvent que d'un péché particulier, il s'agit d'une habitude de péché, ou d'une « omission » à laquelle il faut mettre un terme. Un religieux, qui avait pris l'habitude de renvoyer d'un mois à l'autre la confession, se demandait quel pouvait être, pour lui, la « branche verte » à couper, et il lui semblait n'en trouver aucune jusqu'à ce que le Seigneur lui fit comprendre que c'était justement l'habitude de renvoyer la confession. La Parole de Dieu nous invite à découvrir ce « fil »

qui nous tient encore liés et à le briser résolument. Saint Jean de la Croix dit qu'il importe peu de savoir si l'oiseau est retenu par un fil de soie ou par une corde, car le résultat, en un certain sens, est identique ; c'est que l'oiseau ne peut voler (cf. Saint Jean de la Croix, *Montée du Carmel*, I, 11,4).

Qu'avons-nous à faire concrètement ? Lors d'un moment de recueillement, au cours d'une retraite, ou aujourd'hui même, nous mettre en présence de Dieu et, à genoux, lui dire : « SEIGNEUR, TU CONNAIS BIEN MA FRAGILITÉ ET MOI AUSSI JE LA CONNAIS. AUSSI, ME CONFIAINT UNIQUEMENT EN TA GRÂCE ET EN TA FIDÉLITÉ, JE TE DIS QUE JE VEUX, DÉSORMAIS, ME PASSER DE CETTE SATISFACTION, DE CETTE LIBERTÉ, DE CETTE AMITIÉ, DE CE RESSENTIMENT, DE « CE » PÉCHÉ ... ; JE VEUX ACCEPTER L'HYPOTHÈSE D'AVOIR À VIVRE, DÉSORMAIS, SANS CELA. ENTRE LE PÉCHÉ ET MOI-MÊME - CE PÉCHÉ QUE TU CONNAIS - C'EST FINI. JE DIS « ASSEZ ! ». AIDE-MOI PAR TON ESPRIT. RENOUVELLE AU FOND DE MOI UN ESPRIT FERME, ASSURE EN MOI UN ESPRIT MAGNANIME. JE ME CONSIDÈRE COMME MORT AU PÉCHÉ. » Après cela, le péché ne « règne » plus, pour la simple raison que tu ne veux plus qu'il règne ; il régnait en effet précisément dans ta volonté. Si dans ta vie il y avait encore le péché - et il y en aura quasi sûrement - ce ne sera plus une connivence avec le péché, mais seulement une cohabitation avec lui : c'est-à-dire que tu devras vivre avec à contrecœur, l'accepter comme une partie de ta purification, lutter contre lui ; mais ceci est tout autre chose par rapport à la situation précédente, lorsque tu étais de connivence, c'est-à-dire complice du péché. Apparemment il se peut que rien ne change ; ceux qui vivent avec toi peuvent bien remarquer les mêmes défauts, mais pour Dieu quelque chose a changé car notre liberté s'est rangée de son côté.

Mais il faut insister sur un point : c'est là une décision qu'il faut aussitôt mettre en acte, autrement elle se perd. Il faut tout de suite poser un acte contraire, en se hâtant de dire le premier « non » à la passion ou à l'habitude du péché, autrement elle reprend immédiatement tout son pouvoir. Un écrivain chrétien fait cette re-

marque subtile. À QUELQU'UN - dit-il - LA PAROLE DE DIEU A RÉVÉLÉ QUE SON PÉCHÉ EST LA PASSION DU JEU ; C'EST CELA QUE DIEU LUI DEMANDE DE LUI SACRIFIER (l'exemple peut être étendu à d'autres habitudes de péché, comme la drogue, la boisson, une rancune, l'habitude du mensonge, l'hypocrisie, l'impureté). CET HOMME, CONVAINCU DE PÉCHÉ, DÉCIDE D'ARRÊTER ET DÉCLARE : « JE FAIS LE VŒU SOLENNEL ET SACRÉ DE NE PLUS JAMAIS JOUER, PLUS JAMAIS : CE SOIR SERA LA DERNIÈRE FOIS ! » IL N'A RIEN RÉSOLU ; IL CONTINUERA À JOUER TOUT COMME AVANT. IL DOIT PLUTÔT SE DIRE À LUI-MÊME : « D'ACCORD, TOUT LE RESTE DE TA VIE ET TOUS LES JOURS, TU POURRAS JOUER, MAIS CE SOIR, NON ! » S'IL TIENT BON DANS SON PROPOS ET NE JOUE PAS CE SOIR-LÀ, IL EST SAUVÉ ; IL NE JOUERA PROBABLEMENT PLUS POUR LE RESTE DE SA VIE. LA PREMIÈRE RÉOLUTION EST UN MAUVAIS TOUR QUE LA PASSION JOUE AU PÉCHEUR ; LA SECONDE, AU CONTRAIRE, EST UN MAUVAIS TOUR QUE LE PÉCHEUR JOUE À LA PASSION (cf. S. Kierkegaard, *Pour l'examen de soi-même. Lettre de saint Jacques 1, 22*).

Notre « assez ! », pour être sincère, doit concerner non seulement le péché, mais aussi l'occasion du péché. Il faut fuir - comme le recommandait la morale traditionnelle - l'occasion prochaine du péché, car l'entretenir reviendrait à entretenir le péché lui-même. L'occasion agit comme certaines bêtes féroces qui charment et hypnotisent leur proie pour pouvoir ensuite la dévorer, sans qu'elle ne puisse plus bouger d'un centimètre. L'occasion déclenche en l'homme d'étranges mécanismes psychologiques : elle arrive à « charmer » la volonté par cette simple pensée : « SI TU NE SAISIS PAS CETTE OCCASION TU NE LA RETROUVERAS JAMAIS PLUS ; C'EST INSENSÉ DE NE PAS PROFITER DE L'OCCASION ... » L'occasion fait tomber dans le péché celui qui ne l'évite pas, tout comme le vertige fait tomber dans le précipice celui qui le côtoie.

#### 4. « Détruire le corps du péché »

Saint Paul fait allusion, dans notre texte, à une dernière opération face au péché et qui consiste à « détruire le corps du péché » : « Comprendons-le -

déclare l'Apôtre - *notre vieil homme a été crucifié avec lui, pour que fut réduit à l'impuissance ce corps de péché* » (cf. Rm 6,6). Il veut dire par là que Jésus, sur la croix, a détruit, virtuellement, tout entier le corps - c'est-à-dire toute la réalité - du péché, et maintenant il nous donne la possibilité de détruire, de fait, avec sa grâce, **notre** propre corps de péché. En quoi consiste cette opération, je veux tenter de l'expliquer par un exemple, ou mieux en racontant de quelle manière le Seigneur me l'a fait lui-même comprendre. Un jour, j'étais en train de réciter le psaume qui dit : « Seigneur tu me sondes et me connais ! (...) tu perces de loin mes pensées ! (...) mes chemins te sont tous familiers ... » (Ps 139, 1s.) ; un psaume qui nous donne l'impression, lorsqu'on le récite, d'être comme radiographiés par le regard de Dieu, traversés de part en part par sa lumière. À un moment donné je me suis trouvé, en pensée, du côté de Dieu, comme si je me scrutais moi-même avec son regard. Dans mon esprit a alors surgi très nette une image : celle d'une stalagmite, c'est-à-dire une de ces colonnes de calcaire qui se forment au fond de certaines grottes millénaires, par la chute de gouttes d'eau calcaire tombant de la voûte de la grotte. J'eus en même temps l'explication de cette image. Mes péchés actuels, au cours des ans, sont tombés au fond de mon cœur comme autant de gouttes d'eau calcaire. Chacun y a déposé un peu de calcaire, c'est-à-dire, d'opacité, de dureté, de résistance à Dieu, qui est allé faire bloc avec celui que le péché précédent avait laissé. Tout comme il arrive dans la nature, le plus gros s'en est allé comme de l'eau, grâce aux confessions, aux eucharisties, à la prière ... Mais à chaque fois, il en est resté quelque chose de mal dissous, et ce, parce que le repentir et le ferme propos n'étaient pas complets et absolus, ils n'étaient pas « parfaits ». Et c'est ainsi que ma stalagmite avait grandi telle une colonne, telle une grosse pierre qui m'alourdissait. J'ai compris alors d'un seul coup, ce qu'est ce « *corps du péché* » dont parle saint Paul et ce qu'est ce « *cœur de pierre* » dont Dieu parle en Ezéchiel, lorsqu'il dit : « *J'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair* » (Ez 36, 26). C'est le cœur que nous nous sommes créé nous-

mêmes à force de compromis et de péchés. C'est quelque chose de plus que la simple peine qui demeure, une fois la faute remise; c'est péché et faute tout ensemble. C'est le vieil homme.

Que faire alors dans cette situation? Je ne puis éliminer cette pierre par ma seule volonté, car elle est précisément dans ma volonté. Là s'arrête la part qui revient à l'homme (ce qu'en théologie on appelle l'*opus operantis*) et commence la part qui revient à Dieu (l'*opus operantum*), même si Dieu n'était sûrement pas absent non plus lors des démarches précédentes. La chose de loin la plus importante dans la Bible, à propos du péché, ce n'est pas que nous soyons pécheurs, mais que Dieu pardonne les péchés. L'homme peut commettre le péché, mais ne peut pas remettre le péché. « *Dieu seul peut remettre les péchés* » (cf. Mc 2, 7). Saint Pierre, ce jour-là, après avoir dit: « *Repentez-vous!* », ajouta: « *Que chacun de vous se fasse baptiser au nom de Jésus-Christ pour la rémission de ses péchés* » (Ac 2, 38), unissant ainsi, indissolublement, le repentir au sacrement. S'agissant ici de la première conversion à la foi, le sacrement était dans ce cas, le baptême, pour nous, ayant à nouveau péché après le baptême, le sacrement est maintenant le sacrement de la pénitence, celui que les Pères appelaient « LA SECONDE PLANCHE DE SALUT, OFFERTE À QUI FAIT NAUFRAGE APRÈS LE BAPTÊME » (cf. Tertullien, *De paenit.* 4,2; 12,9; CCL 1, p. 326-340). « *Petits enfants - dit saint Jean - je vous écris ceci pour que vous ne péchiez pas. Mais si quelqu'un vient à pécher, nous avons comme avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le Juste. C'est lui qui est victime de propitiation pour nos péchés* » (1 Jn 2, 1-2); « *et le sang de Jésus - dit-il encore - nous purifie de tout péché* ». Le sang du Christ est le grand et puissant « solvant » qui, dans le sacrement de la pénitence, grâce à la puissance de l'Esprit Saint qui opère en lui, peut dissoudre le corps du péché. A l'Église il a été donné le pouvoir de remettre les péchés au nom de Jésus et par la vertu de l'Esprit Saint: « *Recevez l'Esprit Saint - dit Jésus aux apôtres - ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis* » (Jn 20,22 s.). L'Esprit Saint ne se limite donc pas à nous « *convaincre de péché* »; mais aussi il nous

libère du péché. Plus encore, il est lui-même « *la rémission des péchés* ».

Dieu a bien le droit d'établir lui-même la manière dont les péchés doivent être remis; il est dangereux de nous arroger par nous-mêmes le droit de changer cette manière, en disant qu'il n'y a pas besoin de recourir à l'Église et qu'il suffit de nous mettre face à face avec Dieu. Jésus s'est associé l'Église son épouse, pour qu'elle ne fasse plus qu'un avec lui, comme lui-même est un avec le Père. « *POUR CETTE RAISON, L'ÉGLISE NE PEUT DONC RIEN PARDONNER SANS LE CHRIST; ET LE CHRIST NE VEUT RIEN PARDONNER SANS L'ÉGLISE. L'ÉGLISE NE PEUT RIEN PARDONNER SINON À CELUI QUI SE CONVERTIT, C'EST-À-DIRE À CELUI QUE LE CHRIST A D'ABORD TOUCHÉ. LE CHRIST NE VEUT PAS ACCORDER SON PARDON À CELUI QUI MÉPRISE L'ÉGLISE* » (B. Isaac de l'Étoile, *Serm. 11*; PL 194, 1729). Cette manière choisie par Dieu de remettre les péchés qui passe à travers la confession de ceux-ci, correspond d'ailleurs à un besoin combien naturel et profond du psychisme humain, qui est le besoin de se libérer de ce qui l'opprime en le manifestant. La pratique de la psychanalyse elle-même se fonde sur cette donnée et en constitue une confirmation involontaire et parfois une substitution. L'expérience prouve que l'abandon de la confession a toujours comme conséquence une perte progressive de la sensibilité au péché et de la ferveur spirituelle.

Toutefois, notre manière elle-même de nous approcher du sacrement de la pénitence doit être rénovée dans l'Esprit Saint pour devenir vraiment efficace et décisive dans notre lutte contre le péché. Rénover le sacrement dans l'Esprit Saint signifie le vivre non comme un rite, une habitude ou une obligation, mais comme un besoin de l'âme, comme une rencontre personnelle avec le Christ ressuscité qui, à travers l'Église, nous communique la force de son sang qui guérit et nous rend « *la joie d'être sauvés* »; cela veut dire redécouvrir la « *puissance* » mystérieuse contenue dans ce geste, grâce à l'Esprit Saint qui opère en lui et qui nous renouvelle et nous fortifie.

Rénover le sacrement dans l'Esprit Saint c'est, ensuite, revoir aussi l'objet de nos confessions. Dans nos confessions nous ne nous occupons, d'ordinaire, que des péchés ou des défauts habituels et actuels, nous nous occupons des péchés, mais non du péché. L'Apôtre nous a révélé, au commencement de sa lettre, qu'il y a quelque chose qui précède les péchés particuliers - orgueil, colère, impureté ... - et dont toutes ces choses sont, en un certain sens, la conséquence naturelle et le châtement. Avant tout cela il y a l'impiété, c'est-à-dire le refus de glorifier et de rendre grâces à Dieu; il y a l'absence de Dieu, la marginalisation de Dieu de notre vie. De là, comme d'une racine, le péché prolifère, et si cette racine n'est pas éliminée, on continuera à recueillir à l'infini, dans nos confessions, des « brassées » de péchés et de manquements, sans aboutir jamais à rien et sans que quelque chose change vraiment dans notre vie spirituelle. Il faut enlever la cause de la colère divine, et alors ses conséquences aussi, peu à peu, disparaîtront. Même dans le présent chapitre de sa lettre, l'Apôtre parle toujours du péché au singulier, comme d'une force unitaire cachée dans l'homme, qui commande à ses membres, comme un tyran invisible de son palais. À propos de racines, il faut savoir que beaucoup d'arbres ont une racine pivot, c'est-à-dire une racine mère qui descend à la verticale dans la terre, au-dessous du tronc et qui est extrêmement tenace. Celui qui, inexpérimenté, veut arracher un arbre, ou enlever la souche d'un arbre qui vient d'être coupé, commencera par remuer la terre tout autour et couper les racines latérales à mesure qu'elles affleurent, il poussera ensuite l'arbre, ou la souche, comme si désormais celui-ci allait s'arracher tout seul, mais bien au contraire il n'en est rien. Celui qui a l'expérience, au contraire, sait qu'il ne doit pas s'arrêter de creuser avant que cette racine mère ne soit mise au jour et qu'il puisse enfin mettre la cognée à la racine. Il en est de même pour l'arbre de notre vie ... Notre racine pivot, notre racine mère c'est notre vieux « moi », notre volonté propre, « *un vouloir de chair* », comme l'appelle l'Écriture (cf. Jn 1, 13).

Quelle découverte libératrice et combien nos confessions pourraient grandir en efficacité, si nous avions le courage de descendre nous aussi une bonne fois à la racine, là où se décide l'orientation de fond de la personne et son choix fondamental! Parfois je me surprends à imaginer une confession un peu différente de l'ordinaire. Quelqu'un vient à mon confessionnal et me dit, comme d'habitude: « BÉNISSEZ-MOI, MON PÈRE, PARCE QUE J'AI PÉCHÉ! », et moi je lui réponds: « QU'AS-TU FAIT, MON FRÈRE, QUELS SONT TES PÉCHÉS? » et lui, comme celui qui a enfin découvert la vérité: « J'AI ÉTÉ UN IMPIE. JE N'AI VÉCU JUSQU'ICI QUE POUR MOI-MÊME ET NON POUR DIEU! » Alors moi, plein de joie, je lui dis: « HEUREUX ES-TU, MON FRÈRE, CAR CE N'EST PAS LA CHAIR NI LE SANG QUI T'ONT RÉVÉLÉ CELA, MAIS L'ESPRIT DE TON PÈRE QUI EST DANS LES CIEUX! TU AS DÉCOUVERT LE REFUGE CACHÉ DU PÉCHÉ, SON REPAIRE SECRET. VA EN PAIX ET PRIE AUSSI POUR MOI! » Et je lui donne l'absolution. Parfois, en allant me confesser, j'ai senti moi-même un grand désir de changer la formule traditionnelle et de me présenter au prêtre en disant: « BÉNISSEZ-MOI, MON PÈRE, CAR JE SUIS PÉCHÉ (ET NON: J'AI PÉCHÉ). » Cela, c'est vraiment prendre le corps du péché, mon vieux moi, et le jeter entre les bras du Crucifié, comme on jette une grosse pierre dans une fournaise de chaux vive, pour qu'elle soit broyée et dissoute.

Une fois qu'on a ainsi manifesté son péché, il faut oublier son œuvre propre et toute sa préparation, y compris sa contrition, pour ne plus penser qu'à l'œuvre de Dieu et au doux réconfort de l'absolution: « DÉTOURNE BIEN TON REGARD DE TA CONTRITION ET SOIS ATTENTIF DE TOUT TON CŒUR À LA VOIX DU FRÈRE QUI T'ABSOUT; NE DOUTE PAS QUE CETTE VOIX DU FRÈRE DANS LE SACREMENT EST UNE PAROLE DIVINEMENT PRONONCÉE PAR LE PÈRE, LE FILS ET L'ESPRIT EUX-MÊMES, EN SORTE QUE TU DÉPENDES TOTALEMENT DE CE QUE TU ENTENDS, ET NON DE CE QUE TU PENSES OU FAIS » (Luther, WA 40, II, p. 412).

L'action sacramentelle sur notre péché n'est pas limitée au seul sacrement de la pénitence,

même si celui-ci, nous le savons, est indispensable pour les péchés graves. Les Pères de l'Église et les théologiens ont toujours reconnu à l'Eucharistie une efficacité générale pour la libération du péché (cf. saint Thomas d'Aquin, *S. Th.*, III, q. LXXIX, aa. 3-6). Le sang du Christ que nous recevons dans l'Eucharistie « *purifie notre conscience des œuvres mortes* » (cf. He 9, 14). Dans l'Eucharistie nous touchons à la source même de la rémission des péchés; le péché en sort chaque fois un peu consommé, tel un bloc de glace que l'on approche du feu. « CHAQUE FOIS QUE TU BOIS CE SANG - écrit saint Ambroise - TU REÇOIS LA RÉMISSION DES PÉCHÉS ET TU T'ENIVRES D'ESPRIT » (*De sacr.* V, 3, 17; CSEL 73, p. 65) et encore: « CE PAIN EST LA RÉMISSION DES PÉCHÉS » (*De ben. Patr.* 9,39; CSEL 32,2, p. 147). Avant de distribuer le corps du Christ pour la communion, la liturgie fait dire au célébrant ces paroles: « VOICI L'AGNEAU DE DIEU QUI ENLÈVE LE PÉCHÉ DU MONDE! »

## 5. « Qui a souffert dans la chair ... »

Nous pouvons « coopérer » à la destruction du corps du péché, en secondant l'action des sacrements, et ce, surtout, de deux manières: par la souffrance et par la louange. L'Église appelle tout cela **satisfaction** ou **expiation** et elle le symbolise par la petite pénitence qu'elle impose à celui qui s'est approché de la confession. Cette petite pénitence est un « signe »; elle indique un acte et une attitude qui doivent se prolonger bien au-delà du sacrement. Saint Pierre, dans ce texte désormais familier, dit: « *Le Christ ayant donc souffert dans la chair, vous aussi armez-vous de cette même pensée, à savoir: celui qui a souffert dans la chair a rompu avec le péché* » (1 P 4, 1). Il établit, de cette manière, un principe d'une énorme importance: celui qui souffre rompt avec le péché. La **souffrance**, depuis qu'à travers elle est passé le Fils de Dieu la sanctifiant, a le mystérieux pouvoir de « dissoudre » le péché, de briser la trame des passions et de chasser le péché de nos membres. C'est comme lorsqu'on secoue violemment un arbre et que tous ses fruits pourris tombent à terre. Nous ne

savons pas pourquoi il en est ainsi, mais nous savons qu'il en est ainsi. Nous le constatons chaque jour en nous et autour de nous: « SOUFFRIR SIGNIFIE DEVENIR PARTICULIÈREMENT RÉCEPTIF, PARTICULIÈREMENT OUVERT À L'ACTION DES FORCES SALVIQUES DE DIEU OFFERTES À L'HUMANITÉ DANS LE CHRIST » (Jean-Paul II, Enc. *Salvifici doloris*, n° 23). La souffrance est un canal qui unit de manière unique à la Passion d'où nous vient toute rémission des péchés. Il ne s'agit pas, normalement, d'aller chercher la souffrance, mais d'accueillir d'un cœur nouveau celle qui déjà se trouve dans notre vie. Nous devrions veiller surtout à ne pas gâcher le peu de souffrance « injuste » qu'il y a dans notre vie, car elle nous unit de manière toute particulière au Christ: humiliations, critiques injustes, offenses, hostilités qui nous paraissent préconçues et qui nous font tant souffrir. Un certain degré d'intimité avec le Rédempteur ne peut être atteint qu'à travers ce chemin de « *la participation à ses souffrances* » (Ph 3, 10), et pas autrement. C'est là que le péché fondamental de l'autoglorification est surmonté. Ne pas gaspiller cette souffrance consiste avant tout à ne pas en parler sans une réelle nécessité et utilité: la garder jalousement comme un secret entre Dieu et nous, pour qu'elle ne perde pas son parfum et son caractère expiatoire. « SI GRANDES QUE SOIENT TES PEINES - disait un Père du désert - TA VICTOIRE SUR ELLES EST DANS LE SILENCE » (*Apoph. Poemen.* 37; PG 65, 332). La souffrance demeure un problème pour l'homme, mais un problème qui, après le Christ, trouve en lui-même la solution. En souffrant avec foi, on découvre peu à peu le pourquoi de la souffrance, et à quoi elle sert; on touche du doigt que nous, les hommes, nous ne sommes plus capables, après le péché, de marcher avec Dieu et d'avancer dans la sainteté, sans souffrance. Peu de jours sans croix aucune suffisent pour que nous nous retrouvions dans une grande superficialité et tiédeur. « *L'homme - dit un psaume - dans son luxe ne comprend pas, il ressemble au bétail muet* » (Ps 49, 13). C'est ainsi que l'on comprend pourquoi la souffrance cesse souvent, pour les saints, d'être un problème et devient au contraire, une grâce, ainsi que l'affirmait déjà l'Apôtre en écrivant aux Philip-

piens : « Car c'est par sa faveur qu'il vous a été donné, non pas seulement de croire au Christ, mais encore de souffrir pour lui » (Ph 1, 29). Souffrir peut alors devenir la seule chose pour laquelle il vaille la peine de vivre, jusqu'à demander à Dieu, comme sainte Thérèse d'Avila : « OU MOURIR OU SOUFFRIR ! » (Vie, 40, 20.) Mais n'ayons pas la prétention d'avoir nous-mêmes déjà atteint ces hauteurs, du moins contentons-nous d'accepter la souffrance lorsqu'elle vient à nous et de pratiquer un peu le renoncement. Il faut, en effet, commencer par le sacrifice du plaisir, pour arriver un jour au plaisir du sacrifice ...

Il est faux de penser que tout ceci soit au détriment de la confiance en la croix du Christ et puisse faire resurgir la vaine gloire fondée sur les œuvres. Au contraire, « LORSQU'UNE ÂME AURA ACCOMPLI LES ŒUVRES DE LA CROIX ET D'UNE VIVANTE ET SÉVÈRE PÉNITENCE, ET DE JOUR ET DE NUIT, C'EST ALORS QU'EN VÉRITÉ ELLE SE RECONNAÎT SERVANTE TOUT À FAIT INUTILE, ET SI ELLE DEMANDE QUELQUE CHOSE À DIEU, ELLE LE DEMANDE NON PAS AU NOM DE SA PROPRE SOUFFRANCE MAIS AU NOM DE LA BIENHEUREUSE SOUFFRANCE QUE LE CHRIST A ENDURÉE EN ELLE ET POUR ELLE » (cf. la bienheureuse Angèle de Foligno, *op. cit.*, p. 438).

Parallèlement à la souffrance, un autre puissant moyen pour détruire le « corps du péché » est la **louange**. La louange est, par excellence, l'anti-péché. Si le péché mère, comme nous l'a expliqué l'Apôtre au début, c'est l'impiété, c'est-à-dire le refus de glorifier Dieu et de lui rendre grâces, alors l'exact contraire du péché ce n'est pas la vertu mais la louange ! Oui, je le répète, le contraire du péché ce n'est pas la vertu, mais la louange ! Le contraire de l'impiété c'est la piété. Il faut apprendre à combattre le péché, non par des petits moyens, mais par les grands moyens, non seulement par des moyens négatifs mais par des moyens positifs et le moyen grand et positif par excellence c'est Dieu lui-même. Nous n'aurions pas de péché si nous avions Dieu ; là où Dieu entre le péché s'en va. La Bible parle souvent d'un « sacrifice de louange » : « Offre à Dieu - dit-elle - un sacrifice de louange ... Qui offre l'action de grâces me rend gloire

... Je t'offrirai le sacrifice d'action de grâces » (Ps 50, 14.23 ; Ps 116, 17). Quel rapport peut-il donc y avoir entre la louange et le sacrifice ? Le sacrifice est synonyme d'immolation et de destruction de quelque chose ; mais qu'immole-t-elle et que détruit-elle la louange ? Elle immole et détruit l'orgueil de l'homme ! Celui qui loue Dieu, lui sacrifie la victime la plus agréable qui soit : sa propre gloire. C'est en cela que réside l'extraordinaire pouvoir purifiant de la louange. Dans la louange se cache l'humilité. Le plus extraordinaire de tout c'est qu'il n'y a rien qui ne puisse être transformé, si nous le voulons, en motif de louange et d'action de grâces envers Dieu, pas même le péché. Il n'y a pas de situation de conscience, si pesante soit-elle, qui ne puisse être renversée, du moment que, s'arrachant par une sainte violence à tous les raisonnements de la chair, l'homme décide de commencer à glorifier Dieu. Je peux - disais-je - glorifier Dieu, même pour mon péché : non pas parce que j'ai péché (ce serait se moquer de Dieu), mais pour ce que Dieu a fait, face à mon péché : pour m'avoir gardé en vie et ne pas m'avoir retiré sa miséricorde. La Bible connaît beaucoup de raisons de louer Dieu, mais aucune qui soit plus grande que celle-ci : il est un Dieu qui pardonne les péchés. « Quel est le Dieu, comme toi, qui enlève la faute, qui pardonne le crime, qui n'exaspère pas pour toujours sa colère, mais qui prend plaisir à faire grâce ? » (Mi 7, 18). Nous pouvons louer Dieu parce que celui qui a transformé en bien le mal le plus grand qui soit au monde : le péché d'Adam (au point que la liturgie peut s'écrier la nuit de Pâques : « Ô heureuse faute ! ») transformera en bien et en gloire pour lui, d'une manière que nous ne connaissons pas, les péchés mêmes de tous ceux qui accueillent le salut, qui sont des maux sûrement moindres que celui-là. « LE PÉCHÉ, EN EFFET - ASSURA DIEU LUI-MÊME À UNE CÉLÈBRE MYSTIQUE - EST INÉVITABLE. MAIS À LA FIN TOUT SERA BIEN ET CHAQUE CHOSE SERA BIEN » (Julienne de Norwich, *Le livre des révélations*, chap. XXVII).

Ayant conçu notre libération du péché comme un exode pascal, elle doit, maintenant que nous sommes arrivés au terme, se transformer en une

fête, tout comme ce fut le cas lors du premier exode. Les Hébreux s'étaient montrés réticents à quitter l'Égypte et lorsqu'ils arrivèrent face à la mer Rouge, ils furent, un instant, en proie au désarroi et ils murmurèrent; mais dès qu'ils furent remontés des flots, sur l'autre rive, ils furent saisis d'une joie irrésistible et se mirent à chanter à la suite de Moïse et de Miryam: « *Je chante pour Yahvé, car il s'est couvert de gloire, il a jeté à la mer cheval et cavalier ...* » (Ex 15, 1).

C'est ce que nous voulons faire nous aussi maintenant. Le Pharaon que Dieu a jeté à la mer est notre « vieil homme », ses chevaux et ses cavaliers ce sont nos péchés. Il « *a jeté au fond de la mer tous nos péchés* » (Mi 7, 19). Ayant traversé la mer Rouge, nous nous mettons maintenant en marche vers notre Sinai; la Pâque étant célébrée nous nous disposons à célébrer la Pentecôte. Notre cœur est désormais une outre neuve prête à recevoir le vin nouveau qu'est l'Esprit Saint.

*R. Cantalamessa  
La Vie dans la Seigneurie du Christ  
Ed. du Cerf, 1990.*